

LES GRANDES AMES

« Mais Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous avons cru, et nous avons connu, que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant »

(JEAN VI, 68, 69.)

Le prix d'une âme humaine est si grand que l'on serait mal venu d'estimer celle-ci moins que celle-là : un infini en vaut un autre. Et pourtant, avouons-le, il y a certaines âmes que nous serions particulièrement jaloux d'amener à Jésus-Christ, et que nous ne pouvons voir se refuser à lui sans une amertume plus qu'ordinaire : ce sont les grandes âmes. J'appelle ainsi ces âmes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, non par quelque avantage extérieur, mais par une intelligence plus forte, par un cœur plus chaud, par une conscience plus délicate, par une imagination plus ardente, en un mot par une nature supérieure. Il faut le reconnaître : il y a des esprits de cette trempe parmi ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ ; disons plus, il y en a que l'instinct même de leur supériorité contribue

à éloigner de lui. C'est qu'ils se demandent s'ils pourront se soumettre à la foi sans sacrifier quelque chose de cette grandeur, à laquelle ils tiennent moins par orgueil personnel que par dignité humaine. Ne faudrait-il pas couper les ailes ou à la liberté de leur pensée, ou à la tendresse de leurs affections, ou à l'énergie de leur sens moral, ou à l'élan de leurs aspirations ? Je me trompe, ou certaine crainte vague d'une mutilation morale à subir retient loin de Jésus-Christ telle âme d'élite, qui serait heureuse, pense-t-elle, de se donner à lui, si elle croyait pouvoir le faire en conservant intactes toutes les forces dont Dieu l'a douée. Eh bien ! qu'elle se rassure : cette crainte n'est qu'un vain préjugé. Jésus-Christ, en qui toutes les facultés de notre nature ont atteint une mesure idéale qui dépasse les plus grands des hommes, ne demande pas plus de sacrifice de cette sorte qu'il n'en a fait lui-même. Plus une âme est vraiment grande, mieux elle est préparée, toutes choses égales d'ailleurs, pour recevoir Jésus-Christ ; parce que l'âme humaine tend à Jésus-Christ par tous ses grands côtés, et ne s'en éloigne que par les petits.

Les grandes âmes pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les grandes âmes : que ne puis-je faire entendre cette vérité salutaire en dehors de cette étroite enceinte, à tant d'âmes altérées et affamées, qui languissent loin de Jésus-Christ, plongées dans une atmosphère à laquelle manque le principe de la vie ! Mais si notre

petit nombre, si nos mœurs religieuses, si notre lâcheté peut-être, nous empêchent d'arriver jusqu'à elles et de nous répandre dans toute la société qui nous environne, comme le feraient les apôtres à notre place, il y a des âmes grandes dans cette enceinte même, tout étroite qu'elle est, il y en a plus que nous ne pensons peut-être, et là où nous nous attendons le moins à les trouver ; car ici encore, « des premiers sont « des derniers, et des derniers des premiers. » Mais c'est encore trop de privilège : loin de moi la pensée de ne parler que pour quelques-uns ! plus loin encore, celle d'exalter les uns et d'humilier les autres ! Il n'y a point d'âme qui n'ait en elle les éléments de la grandeur, puisque c'est Dieu qui les a toutes faites ¹, et faites à son image : pour que chacun de vous trouve en soi ces besoins profonds d'esprit, de cœur, de conscience, d'imagination, que je nommais tantôt, il n'a besoin que de descendre au fond de son être, et de pénétrer jusqu'à ce que le Saint-Esprit a si bien appelé « les sources de la vie ². » Il n'y a donc point d'âme qui ne soit grande, et qui n'ait à lutter, pour sa part et dans sa mesure, contre le préjugé que je viens de signaler. C'est pourquoi je m'adresse à tous, et je dis à chacun : Jésus-Christ n'a contre lui que ce qu'il y a de petit en vous ; tout ce que vous avez de grand est pour lui.

Faut-il expliquer que par Jésus-Christ j'entends le

¹ És. LVII, 16. — ² Prov. IV, 23.

vrai Jésus-Christ tel qu'il se présente à nous lui-même : Jésus-Christ, « ce pain descendu du ciel pour donner « la vie au monde, » en se laissant déchirer par le monde ; Jésus-Christ, ce Fils de Dieu et ce Fils de l'homme, unissant la nature divine et la nature humaine dans sa personne, pour les réconcilier par sa mort ; Jésus-Christ, ce frère de l'homme et ce Dieu de l'homme, sauvant par sa pure grâce, l'homme pécheur et perdu ? Qu'un autre Jésus-Christ, rêvé par l'hérésie et dépouillé de sa gloire rédemptrice, Dieu sans divinité, homme sans humanité, Sauveur sans salut, exige de ses adorateurs la mutilation que vous redoutez, cela peut être ; mais cet être imaginaire est aussi différent de celui que je vous annonce que la parole de l'homme est différente de celle de Dieu ; et il n'en demeure pas moins vrai que tout ce qui est grand dans l'homme aspire à celui que Simon Pierre appelle dans mon texte « le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Vous en trouvez la preuve historique dans cette confession même de Simon Pierre, mise en regard avec le refroidissement de la multitude et la retraite de beaucoup de disciples de Jésus. Jésus venait de prononcer ce discours merveilleux, qui parut un moment devoir ruiner son crédit et son œuvre, mais qui devait servir, dans les vues profondes de Dieu, à faire la séparation entre juifs et juifs, entre disciples et disciples, entre apôtres et apôtres. Jamais il n'avait ni plus remué les

cœurs, ni plus intrigué les esprits. C'est là qu'en présence d'un peuple frémissant, on lui avait entendu prononcer, et ces paroles solennelles : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne le tire... Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu ; quiconque donc a écouté le Père, et a été instruit de lui, vient à moi... En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle : je suis le pain de vie, » et ces paroles mystérieuses : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes... Ma chair est réellement une nourriture, et mon sang est réellement un breuvage ; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui ; comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je suis vivant par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra aussi par moi, » — comme s'il avait voulu tour à tour dominer les murmures de son auditoire par l'appel qu'il adresse à l'âme humaine qu'il vient sauver, et les irriter par le défi qu'il jette à la sagesse humaine qu'il vient confondre. A ce langage, la multitude se récrie au nom du bon sens vulgaire : « Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? » Beaucoup de ses disciples mêmes partagent cet embarras, auquel se joint pour eux le scandale de la croix qu'il laisse entrevoir sur son chemin et sur le leur : « Cette parole est dure ; qui la peut entendre ? » et ils l'abandonnent, — mais

non pas Simon Pierre. Simon Pierre ne voit ici qu'une occasion pour rendre à Jésus-Christ, au nom de tout l'apostolat, le témoignage le plus public à la fois et le plus décidé qui lui eût encore été rendu : « A qui
« irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle ;
« nous avons cru, et nous avons connu, que tu es le
« Christ, le Fils du Dieu vivant¹! » Or, d'où vient que ce qui en ébranle tant d'autres affermit Simon Pierre?

Croirons-nous que Simon Pierre n'ait rien trouvé dans le langage de son Maître qui pût ou étonner sa foi ou effrayer son dévouement? lui, que nous voyons ailleurs, et si lent à comprendre, et si prompt à se scandaliser? Non sans doute. Les expressions mêmes dont il se sert ici pour confesser Jésus-Christ, révèlent, au travers de sa résolution prise, une lutte intérieure qui l'a précédée. « A qui nous en irions-nous? » comme s'il eût un moment abordé la pensée, accueilli la tentation, de chercher un autre maître; « nous avons
« cru et nous avons connu : » comme s'il éprouvait le besoin de ces affirmations accumulées que provoquent les combats douloureux; « tu as les paroles de la vie
« éternelle : » comme s'il cherchait dans l'esprit et le fond du discours qu'il vient d'entendre de quoi se fortifier lui-même contre l'impression qu'il a reçue de certains détails. Aussi bien, la seule question de Jésus-Christ à laquelle il répond, suffit pour montrer à quel point la situation était éprouvante et critique pour les

¹ Matth. XVI, 21-23.

apôtres eux-mêmes. « Et vous, ne voulez-vous point « aussi vous en aller?... » Qu'est-ce donc, je le demande encore, qui affermit Simon Pierre?

C'est que Simon Pierre a une âme grande, qui, envisageant la question, non par les petits côtés de la logique mesquine, de l'exégèse terrestre ou de l'intérêt personnel, mais par les grands côtés de la vérité, de la sainteté et de la vie, sent instinctivement que les raisons de douter ne font qu'effleurer l'homme superficiel, tandis que les raisons de croire saisissent et subjuguent l'homme intérieur. Oui, Jésus ne mit jamais dans aucun de ses discours plus de cette nouveauté hardie qui étonne et trouble l'auditeur; mais dans quel discours aussi a-t-il mis plus de cette autorité qui appelle l'attention et commande la foi? Oui, manger le Fils de l'homme, se repaître de sa chair et de son sang, cela confond l'intelligence de Simon Pierre, cela échappe à toutes ses interprétations: mais comment ne pas entrevoir aussi dans cette doctrine étrange une union plus personnelle, plus vraie, plus vivante entre tout son être et tout celui de son Sauveur, qu'il ne l'avait jamais soupçonnée jusqu'alors? Oui, dans cette chair du Fils de l'homme déchirée pour donner la vie au monde, il y a pour Jésus la perspective d'une douleur ineffable et pour ses disciples celle d'un martyre à partager: mais si cette perspective a de quoi faire reculer un Judas, n'a-t-elle pas aussi de quoi attacher plus fortement à Jésus le

cœur d'un Simon Pierre? Oui, enfin, tout ce qui est superficiel, tout ce qui est charnel, tout ce qui est personnel, tout ce qui est petit se soulève et dit avec les disciples scandalisés : « Cette parole est dure, qui la « peut entendre? » mais tout ce qui est profond, tout ce qui est sympathique, tout ce qui est spirituel, tout ce qui est grand, se sent plus attiré que jamais, et s'écrie comme dans un saint concert : « A qui irions-nous? »

Ne soyez point surpris que nous ayons cru pouvoir démêler le combat qui se livre dans le cœur de Simon Pierre. Nous n'avons fait que transporter en lui ce que nous avons observé en nous-mêmes : « Le cœur de « l'homme répond au cœur de l'homme, comme le visage au visage dans l'eau ¹. » Observez-vous à votre tour en présence de l'Évangile de Jésus-Christ, et vous allez trouver en vous aussi toutes les grandes lignes aboutissant à Jésus-Christ, et les petites seules vous écartant de lui.

Reportez-vous donc à l'une de ces heures sérieuses où la lecture de l'Évangile, mais plutôt où la voix vivante d'un homme qui pouvait dire : « J'ai cru, c'est « pourquoi j'ai parlé ², » vous avait mis en rapport avec Jésus-Christ; avec Jésus-Christ tel qu'il est, « vivant au « siècle des siècles » pour « sauver parfaitement qui- « conque s'approche de Dieu par lui. » Que se passait-il alors au dedans de vous? Vous sortiez d'ici en disant tout bas, comme vous l'allez faire aujourd'hui peut-

¹ Prov. XXVII, 19. — ² Ps. CXVI, 10.

être, ce qu'Agrippa dit tout haut à saint Paul : « Tu « me persuades presque d'être chrétien. » Ce *presque* trahit un combat intérieur, qui vous suit au dehors de ce temple jusqu'à ce que les soucis de la vie, ses occupations, ses péchés peut-être, soient venus l'apaiser, l'amoindrir, et enfin l'effacer. Mais tandis que le combat dure, attiré vers la foi chrétienne et repoussé par elle tout ensemble, vous vous trouvez comme livré à deux courants opposés, dont l'un vous porte vers Jésus-Christ, et l'autre vous détourne de lui : n'est-ce pas ce qui vous arrive ? Mais pénétrez plus avant, et regardez de plus près ces courants opposés : vous trouverez qu'ils ne sont pas à la même hauteur et qu'ils n'appartiennent pas à la même région de l'âme. L'un court tumultueusement dans cette région voisine de la surface, où s'agitent les questions de curiosité, de polémique, d'opinion, d'intérêt ; l'autre coule tranquillement dans cette région profonde, où se remuent les problèmes de la vérité, de la liberté, de l'amour, de la vie éternelle. Or, de ces deux courants, l'un superficiel, l'autre profond, lequel conduit à la foi, lequel pousse à l'incrédulité ? Recueillez vos souvenirs, et répondez vous-mêmes.

Les sensations vives, promptes, passionnées, pour qui sont-elles ? pour qui, les pensées mûries par des entretiens solides, les sentiments recueillis dans le silence de la méditation ou de la prière ? L'esprit critique, qui se rabat sur la forme, sur les détails, sur les inci-

dents, sur les difficultés insignifiantes, pour qui est-il ? pour qui, l'attention sérieuse qui s'attache au fond des choses, à l'ensemble du discours, à la force des raisons, à la justesse des sentiments ? Le parti pris de la volonté propre, de l'amour-propre, de la gloire propre, de l'intérêt propre, pour qui est-il ? pour qui, l'impulsion de la docilité envers Dieu, de l'humilité devant les hommes, du renoncement à soi-même, de la poursuite candide du bien et du vrai ? L'amour du plaisir, l'amour de l'argent, l'amour du bien-être, l'amour de l'indépendance, l'amour du péché, pour qui est-il ? pour qui, l'esprit de consécration à Dieu, de dévouement au bien, de résistance au mal, d'obéissance au devoir ? Eh bien, commencez-vous à vous reconnaître ? Je pourrais vous serrer de plus près encore, par telle question qui entre dans le vif du vif. Quand vous étiez ou travaillé d'un esprit de vengeance, ou asservi à la tyrannie de l'opinion, ou possédé de la fureur des applaudissements, ou enlacé dans un lien honteux, de quel côté vous entraînaient ces indignes convoitises ? Mais quand vous sentiez le besoin de trouver à la vie un but sérieux, de glorifier Dieu et de servir les hommes, de vous mettre en harmonie avec la loi de la sainteté et de la charité, de quel côté vous appelaient ces nobles aspirations ?... Eh ! à quoi bon tous ces ménagements dans une chose claire comme le jour ? Le courant qui vous écarte loin de Jésus-Christ est superficiel, agité, souillé ; le courant qui vous attire vers lui est profond, paisible, pur.

Pour secouer le joug incommode d'une prédication qui vous trouble, il ne faut que vous livrer sans frein aux penchans de votre nature déçue ; pour finir de vous attacher à la foi, il ne faut que donner cours aux inclinations avouables de votre cœur. Car tout ce qu'il y a en vous de grand, de bon, de vrai, se tourne à l'envi vers Jésus-Christ, et le cri du cœur de Simon Pierre : « A qui nous en irions-nous ? » est la voix harmonique de tout ce qui fait que vous êtes homme, et que vous vous respectez vous-même. Démentez-moi, si vous l'osez ; et j'en appellerai hardiment du témoignage de votre propre bouche contre moi, à celui de votre homme intérieur que j'ai tout pour moi.

Ne nous en tenons pas à cette impression générale. Si la vérité se sent instinctivement dans l'ensemble, elle se retrouve exactement dans les détails : il en est d'elle comme de la vie, qui, pour avoir son siège dans la tête ou dans le cœur, n'en est pas moins sensible jusque dans les articulations d'un doigt ou dans l'extrémité d'un cheveu. Il y a en vous une intelligence, qui aspire à la vérité ; un cœur, qui aspire à l'amour ; une conscience, qui aspire à la sainteté ; une imagination, qui aspire au beau idéal : cette vérité, cet amour, cette sainteté, vous les trouverez en Jésus-Christ, mais à condition que ces facultés diverses de votre homme intérieur s'approchent de lui par leurs grands côtés, non par les petits.

Notre intelligence aspire à la vérité ; elle la cherche,

la poursuit, ne peut se reposer qu'en elle. Jésus-Christ se présente à nous comme apportant la vérité, plus encore, comme l'étant : « Je suis la vérité ¹. » Or, voici deux hommes mis en rapport avec lui, dont l'un s'éloigne, ne trouvant, dit-il, dans la religion de Jésus-Christ, aucun des caractères auxquels la vérité doit se reconnaître; tandis que l'autre, attiré, touché, pénétré, gagné du premier coup, ne peut entendre annoncer Jésus-Christ sans se dire à lui-même : « L'Éternel est « ici, et je n'en savais rien ². » Comment expliquer ces deux impressions si contraires, à chacune desquelles il serait facile d'attacher des noms propres, sans sortir du cercle de notre observation journalière? Regardez-y de plus près : vous allez voir que, sous le nom commun d'intelligence, ce sont des facultés fort différentes qui ont été mises en jeu dans les deux cas. L'un de ces hommes a contemplé Jésus-Christ par le petit côté de l'intelligence, l'autre par le grand : le premier n'a pris conseil que de ces notions vulgaires qui semblent moins inhérentes à son être que déposées par autrui à la surface de son entendement; le second est descendu en lui-même pour écouter avec respect cette voix de Dieu qui parle au fond du cœur de l'homme.

Quand il s'est agi de savoir si Jésus-Christ est envoyé de Dieu ou s'il parle de son chef, au lieu de se placer, avec son cœur et sa raison, en présence de Jésus-Christ, de sa Parole, des miracles qu'il doit avoir

¹ Jean XIV, 6. — ² Gen. XXVIII, 16.

opérés et des prophéties qu'il doit avoir réalisées, il s'amuse à se jeter dans de petits sentiers détournés. Il s'arrête sur une différence légère, peut-être apparente, entre les récits des auteurs sacrés; ou sur l'impossibilité historique, vraie ou supposée, d'un chiffre ou d'une date; une variante, une phrase malaisée à traduire, voilà de quoi renverser sa foi de fond en comble; il n'a guère vu dans saint Luc que sa généalogie à opposer à celle de saint Matthieu, et dans le règne de Salomon que le nombre incroyable de victimes qu'il immole pour la dédicace du temple. Mais le second, s'élevant au-dessus de ces menus détails, et ne voulant pas faire dépendre sa foi de l'exactitude d'un copiste ou d'un problème de critique sacrée, s'est placé devant le peuple juif et son étonnante histoire, devant Moïse et son œuvre prodigieuse, devant David et sa royauté typique, devant les prophètes et leurs leçons célestes, devant le livre unique au monde, si un et si divers, qui est sorti de tant de mains réunies. Il a fait mieux : il s'est placé devant Jésus-Christ lui-même, devant cette action si bienfaisante, devant cet appel si pénétrant, devant cette parole si féconde et si sûre d'elle-même; il n'a pas cru faire un trop grand effort de raison en disant, avec cette multitude : « D'où vient à celui-ci cette puissance et ces miracles ¹? » ou avec les huissiers du sanhédrin : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ². »

¹ Matth. VIII, 27. — ² Jean VII, 46.

La différence que je signale entre les deux observateurs devient plus sensible encore, quand, au lieu de la mission de Jésus-Christ, c'est le fond même de sa doctrine qu'il s'agit de discerner et d'apprécier. Le premier la trouve exagérée, mystique, impraticable, mais pourquoi? parce qu'il la juge d'après la moyenne des idées reçues, d'après cette philosophie bourgeoise qui défraye tour à tour le cabaret de village, le salon de ville et la chaire du professeur, et qui ne sait voir dans le péché qu'une infirmité, en Dieu qu'un Père trop bon pour punir, en Jésus-Christ qu'un exemple de vertu parfaite, en sa mort qu'un généreux martyr. Mais le second s'approche de la doctrine de Jésus-Christ, disons mieux, de Jésus-Christ lui-même, de sa naissance, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, avec un esprit qui cherche depuis longtemps, mais qui a cherché jusqu'ici en vain, la satisfaction de ses besoins, la solution de ses problèmes, la fin de ses combats. De ce point de vue, il aperçoit dans ce qui étonnait et scandalisait l'autre des clartés vives qui le ravissent, des lumières nouvelles qui le révèlent à lui-même, et qui lui expliquent le problème de la vie; la chute, le péché et sa malédiction, la sainteté de Dieu et l'histoire de son règne, sont comme autant de clefs qui lui sont mises entre les mains pour ouvrir un monde auparavant fermé. Surtout l'apparition de Jésus-Christ dans la famille de l'homme pécheur et perdu change pour lui la foi en vue et transporte le ciel sur

la terre. Une parole telle que celle-ci : « Celui qui m'a vu a vu mon Père, » pénètre jusqu'au fond de son âme et ne lui permet plus ni le doute ni l'hésitation ; il nierait plutôt sa pensée et son être propres, que de méconnaître dans ce Saint des saints le Fils de Dieu qu'il dit être. En deux mots, — j'aime peu les noms propres en chaire, mais il y a des noms qui ne sont plus guère que les types des choses, — le premier de ces hommes contemple Jésus-Christ dans l'esprit frivole d'un Voltaire : le second le contemple dans l'esprit sérieux d'un Pascal, tout préoccupé de savoir comment il pourra se réconcilier avec Dieu et avec lui-même, comment accomplir le but de la vie, comment réparer le désordre de son âme, comment vivre et mourir en paix. Après cela, s'étonne qui voudra qu'ils ne voient pas les choses du même œil, et que l'un appelle vrai ce que l'autre appelle faux ! mais quel est celui que vous tenez pour le plus digne représentant de l'intelligence humaine ? le Voltaire, ou bien le Pascal ? Lequel a appliqué à Jésus-Christ le côté superficiel et petit de cette intelligence, lequel le côté grand et profond ? Il ne faut à un Pascal, pour être croyant en Jésus-Christ, que d'être fidèle à son propre esprit, tel que Dieu l'a défini : « Une lampe de l'Éternel, qui sonde jusqu'aux choses les plus profondes ¹. » « Bien-
« heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ², » c'est-à-dire bienheureux, non celui qui croit sans rai-

¹ Prov. XX, 27. — ² Jean XX, 29.

son, mais celui qui croit sur le témoignage de ces raisons du dedans qui se cachent dans le fond de l'âme, et qui, pour ne se pas traduire ni en un spectacle que l'œil contemple, ni en un son qui frappe l'oreille, n'en sont pas moins les plus claires et les plus décisives entre toutes !

Notre cœur aspire à l'amour. Ah ! qui se connaît lui-même, et ne saurait que l'amour est la vie du cœur, que c'est être mort tout vivant que de vivre sans être aimé, surtout que vivre sans aimer ? J'en atteste la place que le mot amour a prise dans le langage de l'homme, et celle même qu'il y a usurpée ; j'en atteste jusqu'à son acception faussée et à ses écarts, tristes symptômes d'une faculté naturelle qui ne s'égare si déplorablement que parce qu'elle était revêtue d'une si merveilleuse puissance. Eh bien, Jésus-Christ se présente à nous comme le Dieu qui « est amour, » nous offrant tout son amour et nous demandant en échange tout le nôtre. Il semble que notre cœur devrait déployer toutes ses ailes pour voler au-devant de cet appel, heureux, trois fois heureux, de rencontrer un être parfaitement aimant et parfaitement aimable, en qui ce double et dévorant besoin d'aimer et d'être aimé va trouver enfin le contentement complet que lui ont refusé toutes les créatures, même les meilleures. Oui, tel sera, tel est, devant Jésus-Christ, le cri d'un cœur qui sent le prix du véritable amour ; mais ce qui

attirera ce grand cœur ne fera peut-être que scandaliser, que repousser un cœur petit, borné à la poursuite d'une satisfaction d'un jour pour des besoins de surface, qui supposent moins d'amour que de sensibilité, pour ne pas dire moins de sensibilité que de sensiblerie.

Renfermé qu'il est dans la sphère étroite des affections de la terre et dans le cercle égoïste de la famille, invitez ce cœur-là à faire la première place à Jésus-Christ, et à l'aimer d'un amour dominant, disons mieux, de l'amour suprême ; parlez-lui de vouer à Jésus-Christ et de réserver pour lui, l'amour dépeint par le Saint-Esprit en ces traits de feu dont tout amour terrestre n'est qu'un pâle reflet : « L'amour est fort
 « comme la mort, et la jalousie est cruelle comme le
 « sépulcre... Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre
 « cet amour-là, et les fleuves même ne pourraient
 « noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa
 « maison pour cet amour, certainement on n'en tien-
 « drait aucun compte ¹ ; » dites-lui avec Jésus-Christ :
 « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que
 « moi, il n'est pas digne de moi ; et si quelqu'un aime
 « son fils ou sa fille plus que moi, il n'est pas digne de
 « moi ² ; » ou, si vous l'osez, allez jusqu'à dire encore
 avec lui, sans souci des fausses interprétations dont le cœur droit saura bien se garder : « Si quelqu'un vient
 « vers moi et ne hait pas son père, et sa mère, et sa

¹ Cant. VIII, 6, 7. — ² Matth. X, 37.

« femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ¹, » — le voilà, ce cœur tendre, mais d'une tendresse toute charnelle, le voilà qui crie à l'insensibilité, qui vous accuse, soyons plus exact, qui accuse Jésus-Christ en vous, de rabaisser les attachements et les douceurs de la vie domestique ; et quelles proportions prendra cette accusation, si l'amour qui est en Jésus-Christ vient à troubler la quiétude des affections domestiques, et à réaliser cette parole sérieuse du Maître : « Je suis venu « mettre en division le fils contre son père, et la fille « contre sa mère, et la belle-fille contre sa belle-mère ; « et les propres domestiques d'un homme seront ses « ennemis ² ? » C'est ainsi que Jésus-Christ, qui est l'amour même, trouve de ses ennemis les plus déclarés parmi les partisans les plus chauds des affections humaines, parmi ceux qui se font citer dans le monde comme des modèles de toutes les vertus privées ; mais pourquoi ? parce qu'ils ont pris l'amour par le petit côté, et qu'ils l'ont arrêté à la superficie du cœur.

Supposez qu'ils l'eussent pris au contraire dans ces régions profondes où il a son siège véritable : ils auraient compris que cet amour-là cherche en vain son contentement dans la créature, heurtant contre les attachements imparfaits, douteux, mobiles, vieillissants, mourants de la terre, comme un prisonnier désespéré contre les parois de son étroite prison ; l'amour céleste

¹ Luc XIV, 26. — ² Matth. X, 35, 36.

et pur qui réside en Jésus leur eût paru seul capable d'étancher, sans s'épuiser jamais, la soif d'aimer et d'être aimé qui les consume; et en délaissant cet amour pour celui de la créature, ils auraient cru « faire deux « maux : abandonner la source des eaux vives, et se « creuser des citernes crevassées qui ne contiennent « point d'eau ¹. » Alors, ils auraient connu que c'est la croix de Jésus-Christ qui seule a donné l'amour au monde ², et qu'il n'y a d'amour digne de ce nom que celui qui prend sa source au pied de cette croix, d'où il va nourrir les canaux de la famille, de l'Église, de l'État, qui n'ont de vrais dévouements que ceux qu'ils lui doivent. Alors, ils auraient porté au sein de la famille un cœur plein de Jésus-Christ; et cette famille, touchant exemple de la vie domestique telle que Dieu l'a faite, cette famille, vivante image du tableau tracé par saint Paul ³, aurait montré l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour paternel, l'amour fraternel, animés d'une grâce, d'une vertu, disons tout, d'une tendresse toute nouvelle, parce qu'elle aurait pris Jésus-Christ pour le centre et l'âme de tous les rapports. Alors enfin, l'amour, jusque-là froidement figé dans l'intérieur, se serait répandu au dehors, à l'exemple de celui de Jésus, sur tout ce qu'il aurait trouvé de souffrances physiques ou morales à soulager; et ils auraient appris à aimer, comme Dieu aime, et comme il veut que nous aimions : « Marchez dans l'amour, ainsi que Christ aussi nous

¹ Jér. II, 13. — ² 1 Jean III, 16. — ³ Éph. V; Col. III.

« a aimés, et s'est donné lui-même pour nous¹. » et ils se seraient attachés à Jésus-Christ pour cet amour même qu'ils auraient appris et reçu de lui, comme pour le plus précieux de tous ses dons. — Et pourquoi tout cela ? Seulement, parce qu'ils auraient échangé l'amour apparent, qui se cherche, et vit de raffinement et de satisfaction personnelle, contre l'amour vrai, qui se donne, et vit de renoncement et de sacrifice, en d'autres termes, le petit amour contre le grand !

Il n'y a qu'une faculté plus élevée que le cœur : c'est la conscience, aspirant à la sainteté. Si le cœur nous parle de sentiment, la conscience nous entretient d'obligation ; et l'obligation est ce qu'il y a de plus impérieux, de plus imprescriptible au monde. Il faut que nous parvenions à nous mettre d'accord avec la loi de Dieu ; il le faut, sous peine de n'être jamais d'accord avec nous-mêmes, et de ne connaître aucune paix solide. Or, voici Jésus-Christ qui s'offre à établir, ou plutôt à rétablir entre la loi de Dieu et nous cette harmonie que le péché a rompue ; et, parce qu'il connaît « ce qui est dans l'homme, » c'est à la conscience qu'il fait appel, comme à la faculté des facultés, pour servir de garantie à sa mission : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra quant à la doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même². » Parole prophétique, qui ne manque jamais de s'accomplir en

¹ Eph. V, 2. — ² Jean VII, 17.

quiconque est résolu d'obéir sans réserve à sa conscience devant Dieu, mais à une condition : c'est qu'il s'agisse de cette grande conscience qui s'attache à la vraie volonté de Dieu, non de cette petite conscience, que je devrais appeler plutôt la conscience faussée, qui s'arrête à une volonté de Dieu apparente et illusoire.

Un exemple emprunté à l'histoire évangélique éclaircira ma pensée : celui du jeune riche ¹. Jésus vient de lui dire : « Tu sais les commandements : tu ne tueras point, tu ne commettras point adultère, tu ne déroberas point, tu ne diras point de faux témoignage, tu honoreras ton père et ta mère ; et, tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Avec une conscience sérieuse qui pénètre jusqu'à l'esprit de la loi, le jeune riche sentirait aussitôt qu'il n'est pas un seul de ces commandements qu'il ait réellement accompli, et souhaitant, comme il le dit, de faire la volonté de Dieu, il se hâterait de demander à Jésus-Christ la grâce nécessaire soit pour réparer la désobéissance passée, soit pour garantir l'obéissance future. Au lieu de cela, séduit par cette conscience facile qui s'en tient à l'observation de la lettre : « J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse, reprend-il ; que me manque-t-il encore ? » C'est alors que Jésus, en réponse à sa question réitérée et en apparence sincère, lui donne cet avertissement qui doit le révéler à lui-même : « Il te manque une chose : si tu veux être parfait, va, vends

¹ Matth. XIX, 16-22.

« ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras
« un trésor dans le ciel ; puis viens, et me suis. » A
cette fois, plus de méprise possible : il ne s'agit plus
de certaines vertus commodes, qui pouvaient n'être
pour le jeune riche que des vertus d'éducation, de con-
venance ou de tempérament : il s'agit de faire le sacri-
fice d'une grande convoitise, de la convoitise domi-
nante, que la résolution arrêtée de tout subordonner
à la volonté de Dieu pouvait seule lui arracher. Aussi,
à cette fois, il s'arrête ; il cesse ses questions, il se re-
tire, mais tout triste ; c'est-à-dire qu'il refuse, tout en
se condamnant. Voilà ce que j'appelle un homme qui
s'éloigne de Jésus-Christ, parce qu'il l'a cherché avec
la petite conscience, et pour faire la volonté de Dieu
telle qu'il la goûte, au lieu de le chercher avec la grande
conscience, et pour faire la volonté de Dieu telle qu'elle
est. Si le jeune riche eût eu à cœur de faire la volonté de
Dieu ; s'il eût pu dire dans l'esprit du pieux Samuel :
« Parle, Seigneur ! ton serviteur écoute, » il eût accueilli
comme une bonne fortune la direction précise qui lui
était donnée par Jésus-Christ, et à l'observation de la-
quelle Jésus-Christ daignait attacher pour lui le salut
et le ciel. Ah ! qu'une pareille direction eût réjoui un
Augustin dans ses doutes, un Luther dans ses combats,
un Pascal dans ses recherches ! et qu'elle réjouirait
encore aujourd'hui ces âmes droites qui servent le Sei-
gneur, et à qui rien ne coûterait pour trouver le che-
min de sa volonté et pour le suivre ! Mais le jeune riche

est préparé pour tous les sacrifices, excepté pour ceux qui coûtent; il est disposé à faire tout ce que Dieu veut, excepté ce qu'il ne veut pas lui-même...

Ne vous pressez pas de lui jeter la pierre. Ce jeune riche, qui a pourtant inspiré à Jésus un tendre intérêt¹, représente la classe, je ne dis pas la plus nombreuse, mais la plus honorable de ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ. Observateurs scrupuleux de cette partie de la loi qui règle la conduite morale, honnêtes dans leurs mœurs, probes dans les affaires, délicats dans leurs procédés, affectueux dans la famille, peut-être même religieux dans leurs habitudes, ils seraient pour Jésus-Christ sans hésitation, si Jésus-Christ voulait se contenter de cette sainteté extérieure. Mais, quand ce même Jésus-Christ leur demande un renoncement sans réserve à tout ce qu'ils ont, qui doit commencer par leur justice propre; quand il les veut aussi réellement, aussi sérieusement saints qu'il l'est lui-même; quand il les appelle à suivre le Crucifié « où qu'il aille, » chargés de leur croix, et prêts à lui sacrifier tout ce qu'il lui plaira de leur demander, ils reculent, ils se scandalisent, parce qu'ils ne connaissent que la petite conscience qui ne leur a jamais rien dit de semblable; s'ils connaissaient la grande, ils trouveraient là l'aliment dont elle a besoin, et qu'elle réclamait sans le connaître. Au reste, la même erreur de conscience qui les empêche d'entrer dans la vie du Crucifié, les em-

¹ Marc X, 21.

pèche également de rien comprendre à sa justice et à son salut. Ne s'étant jamais mesurés à la loi spirituelle de Dieu, parce que cette mesure dépasse la portée de la petite conscience, ils n'ont jamais senti ni les droits de Dieu sur eux, ni l'énormité de leurs péchés, ni le besoin qu'ils ont d'un Sauveur, ni le prix de son sacrifice. Ils ont dit, avec ce pharisien de la parabole : « Je te rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, ravisseurs, injustes, adultères, ni même comme ce péager ; je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède ; » mais ils n'ont pas appris à dire : « Mon Dieu ! sois apaisé envers moi pécheur ! » avec ce publicain qui, tout méprisé qu'il est de l'autre, « s'en retourne justifié plutôt que l'autre, » parce qu'en se condamnant lui-même dans sa vie déréglée, il rend plus d'honneur à la sainteté de la loi divine, que ne fait le pharisien irréprochable en se flattant dans son obéissance extérieure et charnelle ¹.

Comment de tels hommes viendraient-ils à Jésus-Christ, ne voulant ni de la sainteté qu'il réclame, ni de la grâce qu'il apporte ? Mais qu'est-ce qui les prévient contre l'une et contre l'autre, si ce n'est la petitesse de leur conscience ? Trouvez-moi seulement dans cette assemblée ce que j'appelle une grande conscience ; trouvez-moi un homme qui, travaillé du sentiment de ses péchés, et tout ensemble soupirant après une vie

¹ Luc XVIII, 9-14.

nouvelle, soit décidé à tout faire, à tout souffrir, pour trouver grâce pour le passé et force pour l'avenir ; trouvez-moi un homme qui puisse dire en vérité : « Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté ! » — cet homme-là, je vous le dis, n'a qu'à être mis sérieusement en présence de Jésus-Christ pour se donner à lui sans retard, sans retour.

Reste une faculté, qu'on a peu accoutumé, que dis-je ? qu'on se ferait une sorte de scrupule de mettre en rapport avec Jésus-Christ, tant elle lui semble étrangère : je veux parler de l'imagination. Oui, l'imagination elle-même, aspirant au beau idéal, ne trouve à se contenter qu'en Jésus-Christ, si elle est grande ; l'imagination elle-même ne se détourne de lui qu'à la condition de se rapetisser. Je ne veux pas dire que les grands poètes, les grands littérateurs, les grands artistes, se tournent tous vers Jésus-Christ : hélas ! je serais trop cruellement démenti par l'expérience, à ne consulter même que l'expérience contemporaine, nationale ou étrangère. Mais ce que je dis, ce que j'affirme avec foi, c'est que ces imaginations d'élite ne s'éloignent jamais de Jésus-Christ que par leurs petits côtés, et qu'elles n'auraient besoin pour voguer vers lui toutes voiles au vent que de se rendre compte à elles-mêmes de leur grandeur et de leur mission véritable.

Pour expliquer ma pensée, prenons un exemple, la

¹ Ps. XL, 8.

poésie. Le poète, pris par le grand côté de sa tâche, le poète n'est pas un homme qui enfante avec une abondance facile des sentences rimées et rythmées, renferment-elles les pensées les plus irréprochables, revêtues de l'expression la plus correcte et la plus heureuse : le poète est l'homme de l'humanité, qui personnifie et concentre en lui le mouvement de l'esprit contemporain, et qui, par instinct plus encore que par étude, quoique par un instinct que l'étude exerce et fortifie, sentant plus énergiquement que les autres ce que les autres sentent, et parfois présentant ce que les autres ne sentent pas encore, met au jour la pensée de tous, dont il a fait sa pensée individuelle, mais pour l'élever, tout en la dirigeant. A ce point de vue, le poète a plus qu'un nom à gagner, que des oreilles à chatouiller, que des larmes à tirer des yeux : il a un ministère à remplir, et un ministère qui ne le cède à aucun autre en responsabilité, j'allais dire en sainteté. Aussi bien, David, Salomon, Ésaïe, Jérémie, l'auteur de Job, ont été poètes en même temps que prophètes ; des poètes inspirés de Dieu, mais de vrais et grands poètes, dont l'exemple révèle aux poètes non inspirés l'esprit dans lequel ils doivent accomplir à leur tour une tâche, autre sans doute dans son objet, mais non dans son esprit. Un Dante, un Milton, un Klopstock, un Corneille, un Racine, ont su quelque chose de ce que je dis là, croyez-le bien : cette vue de leur mission n'a pas eu moins de part que leur génie dans ce qu'ils ont été, et

la sainte Écriture vers laquelle elle a tourné leurs regards leur a fourni leurs pages les plus admirées. Eh bien, placez un poète ainsi préparé en présence de Jésus-Christ : ne se sentira-t-il pas attiré vers lui, comme vers la source inépuisable où il pourra puiser à pleines mains les lumières, les forces, les aspirations, disons tout, les grâces dont il a besoin pour faire son œuvre, en attendant qu'il en ait besoin pour porter sa croix ; la croix du poète, qui n'a manqué à aucun de ces grands organes d'une race capricieuse, toujours prête à désavouer qui la révèle à elle-même ? Où le poète trouvera-t-il l'idéal du vrai, du bon, du saint, si ce n'est dans la personne humaine du Fils de Dieu ? Où, l'idéal de la paix compatible avec les amertumes de la terre, si ce n'est dans ce petit troupeau qui se réclame de lui « en esprit et en vérité ? » Où, l'idéal de la félicité après laquelle la création soupire, si ce n'est dans l'image prophétique de son retour et de son glorieux règne ? Où, l'idéal de toute beauté, morale, philosophique, littéraire même, si ce n'est dans sa parole, dans cette parole qui sait, sans quitter la terre, planer au plus haut des cieux et plonger au plus profond des abîmes ?

Rapprochons-nous, et faisons une supposition qui nous touche de plus près. Qu'il s'élève, de nos jours, un poète digne de ce nom ; un poète, qui se sente une mission actuelle, autant que noble et sainte, auprès de son peuple et de sa génération ; un poète, qui parle,

comme un envoyé de Dieu, à ce siècle agité, haletant, fatigué, incertain, pour lui marquer le chemin de la paix et de la dignité, de la prospérité et de l'honneur, de l'ordre et de la liberté, dans l'acception chrétienne de tous ces mots, c'est-à-dire dans leur acception vraie. Croyez-vous que ce poète du dix-neuvième siècle pourra demeurer impunément hors de Jésus-Christ? de Jésus-Christ, en qui seul s'allie la paix avec la dignité, la prospérité avec l'honneur, l'ordre avec la liberté? de Jésus-Christ, qui seul possède le double secret de l'obéissance libre et de l'autorité débonnaire? de Jésus-Christ, qui seul a le mot de l'énigme sociale, de l'énigme politique, de l'énigme philosophique, de l'énigme religieuse et de toutes les énigmes sur lesquelles travaille l'époque, parce qu'il résout seul, dans sa personne vivante, l'énigme de la vie de Dieu dans l'homme? Si je ne craignais jusqu'à l'apparence d'un jugement personnel qui répugne à l'esprit de la chaire chrétienne, qu'il me serait facile de trouver la preuve négative de cette vérité, dans tel poète du jour choisi entre les plus populaires et les plus vantés! Cet homme en qui Dieu avait mis un si beau génie, au cœur duquel montaient de si grandes pensées, et à qui sa langue maternelle prodiguait pour les exprimer, avec les ressources qu'elle lui avait apportées, celles dont il l'avait lui-même enrichie, par où s'est-il éloigné de Jésus-Christ? Est-ce bien par les côtés grands, nobles, saints, de sa nature et de son imagination?

Où ne serait-ce pas plutôt par ses côtés, je ne veux pas dire les plus bas, l'ambition des honneurs, ou la soif de l'argent, ou les convoitises de la chair, — non, mais ne serait-ce pas du moins par les plus petits ? par la vaniteuse poursuite des applaudissements de la multitude ? par l'adoration changeante des idoles qui se succèdent sur la scène du monde ? par l'apologie séduisante d'une philosophie mensongère ou d'une religion vaporeuse ? par l'entraînement charnel et passionné des querelles sociales ou politiques ?..... Ah ! s'ils avaient connu les choses qui appartiennent à leur paix, parce qu'elles appartiennent à leur conscience de poètes, ils auraient commencé par se placer dans une région plus haute ; mais dans cette région ils auraient trouvé pour maître Jésus-Christ, le Dieu du poète, parce qu'il est le Dieu de l'humanité, dont le poète est la voix. N'en doutez pas : en poésie, en littérature, en art, « en toutes choses vraies, aimables, louables, » et jusque dans celles qui paraissent toucher le moins à sa mission, Jésus-Christ attire l'homme à lui par tout ce que l'homme a de grand et de vraiment humain, et ne le repousse que par ce qu'il y a de petit et de faussé dans sa nature déchue.

« Je suis homme, rien d'humain ne saurait m'être étranger : » ce mot d'un ancien, souvent cité et justement admiré, n'a sa vérité tout entière que dans la bouche du Seigneur Jésus-Christ. Homme, portant une

âme d'homme dans un corps d'homme, aucune des grandeurs propres à l'humanité ne lui est étrangère ou indifférente. Eh! comment le pourrait-elle être, quand lui-même, dans sa nature humaine, a porté chacune d'elles à sa plus haute puissance? Car quelle intelligence eut jamais plus de lumière, quel cœur plus de sentiment, quelle conscience plus de pureté, quelle imagination même plus de beauté, qu'il ne s'en est trouvé en Jésus? Toutes les gloires humaines véritables coulent vers Jésus par leur pente propre, comme les fleuves vers la mer, cherchant en lui leur centre et leur niveau; et lui, à son tour, les recueille naturellement et sans effort dans son sein, comme un bien qui est à lui. Mais c'est là une de ces vérités essentielles devant lesquelles l'orateur chrétien ne sait s'il doit parler ou se taire : s'il ne développe pas sa matière, il craint de n'être pas compris; mais en la développant, il tremble de l'affaiblir. Décomposer l'âme humaine en intelligence, cœur, conscience, imagination, c'est la disséquer : et comment disséquer ce qui vit sans lui donner la mort? L'âme humaine n'est ni l'une ni l'autre de ces facultés : elle est toutes ces facultés ensemble, concentrées dans une puissance intime où elles prennent leur source commune, mais qui est cachée trop avant dans notre être pour que le langage humain l'y puisse aller chercher. C'est à cette puissance intime, à cette faculté des facultés, que je voudrais pouvoir appliquer le principe qui fait l'objet de ce discours. Ce

que j'ai dit de l'intelligence aspirant à la vérité, du cœur aspirant à l'amour, de la conscience aspirant à la sainteté, de l'imagination aspirant à la beauté idéale, je le sens, sans savoir l'exprimer, pour l'âme humaine tout entière, aspirant à cette félicité qui lui est propre, et que l'Écriture appelle « la vie, » mot intraduisible dans la langue de la philosophie, mot inintelligible pour qui n'en a pas appris le sens par une expérience personnelle. Pour s'en tenir aux contentements qu'elle peut trouver en dehors de Jésus-Christ, il faut qu'une âme commence par se faire petite à plaisir : car il ne s'agit de rien moins pour elle que de se résigner à une satisfaction temporaire et finie, avec des besoins d'infini et d'éternité ; à une satisfaction charnelle et imparfaite, avec des besoins de perfection et de gloire céleste. Qu'elle soit grande, au contraire, c'est-à-dire qu'elle soit ce qu'elle est, qu'elle soit elle-même jusqu'au bout, et je la défie également ou de s'arrêter ailleurs que dans ce qui est éternel, infini, parfait, céleste, ou de rien trouver de tout cela ailleurs qu'en celui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive¹. »

Silence donc, silence à vos superbes illusions ! Vous vous jugez trop grand pour croire Jésus-Christ et son Évangile ? Que me dites-vous là ! Après tout ce que nous venons de voir, si vous ne sentez l'impiété d'un tel langage, sentez-en du moins le ridicule. Quoi !

¹ Jean VII, 37.

Jésus-Christ et son Évangile domine tout ce qui se passe sur la terre, pour ne pas dire dans l'univers, il domine tous les développements de l'histoire et toutes les annales du genre humain, il domine les conseils des princes et leurs convoitises, les mouvements des peuples et leurs révolutions, les guerres et les bruits de guerre et tous les bouleversements pressentis par l'humanité en travail, il domine tout cela pour le faire tout concourir à l'accomplissement de ses desseins de grâce et de gloire, — et il n'aurait tout mis sous ses pieds que pour vous découvrir, vous seul, au-dessus de lui, dans je ne sais quel troisième ciel où la préoccupation de votre grandeur vous a relégué? Non, vous dis-je, vous n'êtes pas trop grand pour croire, mais vous êtes trop petit : tout ce qui vous tient éloigné de Jésus-Christ est petit, et la vaine gloire que vous avez de votre grandeur est plus petite que tout le reste. Mais vous n'êtes pas encore assez petit pour douter en pleine paix : convenez-en, ce que je viens de vous dire aujourd'hui a jeté quelque trouble dans votre âme. Pour le secouer et pour achever de vous passer de Jésus-Christ, voulez-vous que je vous enseigne ce que vous avez à faire? Le voici : il faut achever de vous rapetisser; il faut, chaque fois qu'il montera dans votre esprit quelque pensée généreuse ou quelque sentiment élevé, le réprimer, le réduire, l'extirper; il faut, chaque fois qu'il s'offrira à vous quelque pensée indigne ou quelque sentiment de bas étage, lui donner son libre cours...

Quand cet exercice aura été assez répété pour créer en vous une seconde nature, — alors, et seulement alors, vous aurez appris à vivre en repos, en vivant loin de Jésus-Christ!...

Mes frères, mes chers frères, l'ironie ne va pas longtemps à ma parole sérieuse, non plus qu'à vous les sentiments que je viens de vous supposer pour vous en inspirer plus d'horreur. Rentrons dans le vrai, et concluons. Ce qui vous tient éloignés de Jésus-Christ, ce n'est pas une vraie grandeur d'âme, qui ne ferait au contraire que vous en rapprocher; c'est une fausse grandeur d'âme dont vous vous flattez, et qui se met entre vous et sa grâce; ce n'est pas grandeur, c'est orgueil. C'est qu'il faut s'humilier pour s'approcher de Jésus, et que cette humiliation est doublement nécessaire, en même temps que doublement difficile, aux âmes qui se jugent plus grandes que les autres, trop promptes qu'elles sont à tirer à soi, au lieu de la rapporter à Dieu seul, la gloire de la force qu'elles sentent en elles, ou qu'elles y croient sentir. Pour confesser leurs péchés, pour se condamner sans réserve, pour consentir d'être sauvées par pure grâce, pour se glisser dans le ciel en rampant par l'humble porte des Zachée et des Marie-Magdeleine, les plus grands sont ceux qui ont le plus à se baisser. « L'Évangile, » a dit un prédicateur chrétien, « l'Évangile, également approprié à toutes les âmes, est comme l'herbe « de la terre dont se repaissent tous les animaux;

« mais il faut que les grands baissent la tête¹. »

Oui, mes amis, il faut vous baisser : c'est là ce qui vous répugne le plus ; mais c'est le seul chemin qui vous soit ouvert. Jésus est venu pour les petits, et c'est aux « pauvres en esprit » qu'il a promis « le royaume des cieux. » Intelligences superbes, il faut descendre au niveau de ces enfants auxquels Dieu se plaît à se révéler ! Cœurs ardents, il faut reconnaître et délaisser l'idolâtrie de vos attachements naturels ! Consciences satisfaites, il faut renoncer à votre complaisance en vous-mêmes et mettre toutes vos justices au rang des choses souillées² ! Imaginations brûlantes, il faut donner à vos transports indiscrets le frein de la sainteté, et éteindre votre flamme adultère dans le pur feu du ciel ! Reconnaissez la double nécessité de ce sacrifice pour vous au double effort qu'il vous coûte : eh ! comment le refuser, ce sacrifice, à celui qui s'est offert le premier pour vous en sacrifice ineffable ? — « Venez, prosternous-nous, inclinons-nous, mettons-nous à genoux devant l'Éternel qui nous a faits³, » et devant son Christ qui nous a sauvés. Déposons au pied de sa croix toutes nos grandeurs, vaines ou prétendues, — et si ce n'est assez de les y abaisser jusqu'en terre, creusons la terre sous cette croix, pour les y ensevelir à jamais !

Ne vous plaignez pas de cette nécessité ; votre abaissement sera votre gloire : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Il en est de la grandeur de l'homme comme

¹ Félix Neff. — ² És. LXIV, 6 ; Phil. III, 3. — ³ Ps. XCV, 6.

de sa vie : « Qui la conservera, la perdra ; mais qui « la perdra pour l'amour de Jésus, la trouvera¹. » Ces grandeurs que vous aurez déposées au pied de la croix de Jésus, vous les y retrouverez, baptisées de son sang, renouvelées par son esprit, ressuscitées en vie éternelle : vous ne perdrez votre force et votre gloire véritable, que comme a perdu la sienne un Moïse ou un Samuel, un saint Pierre ou un saint Paul, un Augustin ou un Chrysostome, un Luther ou un Calvin, un Pascal ou un Whitefield, — et pourquoi n'ajouterais-je pas, comme a perdu la sienne Jésus-Christ homme « en s'abaissant jusqu'à la mort et à la mort « de la croix? »

Que si vous refusez de lui donner gloire, il reste cette autre parole : « Celui qui s'élève sera abaissé, » et vous serez, sachez-le bien, les derniers des hommes. Pas une de vos grandeurs qui ne se tourne alors en confusion : votre lumière en aveuglement, votre amour en séduction, votre ambition en inquiétude, vos transports en folie. « Car il y a un jour assigné par l'Éternel « des armées contre tout orgueilleux et hautain, et « contre tout homme qui s'élève, et il sera abaissé ; « contre tous cèdres du Liban hauts et élevés, et contre « tous chênes de Basan ; contre toutes hautes monta- « gnes, et contre tous coteaux élevés ; contre toute « haute tour et contre toute muraille forte ; contre tous « navires de Tarsis, et contre toutes peintures de plai-

¹ Matth. XVI, 25.

« sance; et l'élévation des hommes sera humiliée, et
« les hommes qui s'élèvent seront abaissés, et l'Éternel
« sera seul haut élevé en ce jour-là¹. . . . »

Heureux qui sera trouvé « en ce jour-là, » parmi ces
petits qui se tiennent assis à l'ombre de ta croix, Sei-
gneur Jésus, pour être arrosés du sang de ton sacrifice !

¹ És. II, 12-17.
